

L'auteur s'intéresse à la fortification des églises et analyse quelques exemples provenant du sud de la France, datant de l'époque mérovingienne jusqu'au XIII^e siècle.

Comme tout pays de culture européenne, la France a, elle aussi, dû subir, au cours des siècles, de nombreux assauts venant de l'extérieur. Logée aux confins de la «péninsule» européenne, il était normal que les envahisseurs les plus intrépides viennent là chercher fortune, au bout de leur course. C'est là aussi que leur élan dévastateur fut souvent arrêté de manière décisive. Ainsi, Attila et ses hordes hunes reçurent leur juste punition aux Champs Catalauniques, près de Troyes. Et cinq siècles plus tard, les raids des cavaliers hongrois qui s'étaient portés jusqu'à Corbie et Amiens, durent sonner retraite depuis nos cités du Nord de la France et de la Bourgogne (Tournus, 937). Depuis l'Espagne, les Arabes avaient tenté la conquête de la France et c'est en 732 que leur fut opposée à Poitiers, par Charles Martel, père de Pépin le Bref, grand-père de Charlemagne, la résistance décisive. C'est alors qu'a commencé un refoulement de plus d'un siècle qui permit, à partir de 785, la réouverture de diocèses aussi prestigieux que Gérone et Barcelone.

Le pays de France avance son bec breton loin dans l'Atlantique, offrant par ses côtes une cible idéale à l'attaque des pirates des mers. Cela ne devait pas tarder. Déjà Charlemagne, au printemps de l'année 800 (année de son couronnement, à Noël, à Rome) était allé inspecter des digues de défense le long de la côte, entre Boulogne et Dunkerque. Effectivement, les premiers raids viking eurent lieu à partir de 801 et touchèrent principalement les monastères situés sur des îles, près des côtes. Ainsi les moines de Noirmoutier durent se replier sur la terre ferme et troquer leur beau monastère maritime contre un établissement plus sûr, situé au Sud de Nantes, dans un lieu appelé *Déas*, (aujourd'hui Saint-Philibert de Grandlieu).

Les églises alors n'étaient point fortifiées, les monastères, souvent, n'avaient qu'une enceinte fragile, un mur plus ou moins haut délimitant

leur immunité. On crut se tirer d'affaire en cachant le tombeau du saint — valeur la plus précieuse dans un monastère — derrière un mur factice ou en l'enrobant de maçonneries puissantes (Grandlieu, Noirmoutier). Et puis, au lieu de fortifier, on fuyait au IX^e siècle vers l'intérieur des terres, le plus loin possible du danger potentiel. L'éperdue course-poursuite des moines de Saint-Philibert est, à cet égard, symptomatique: depuis l'Atlantique, ils rejoignirent d'abord la région de Nantes, puis le Pointou — toujours poursuivis et rattrapés par les Normands — pour gagner ensuite l'Auvergne et ses montagnes et enfin la souriante vallée de la Saône où, après des ennuis essayés cette fois depuis le continent (hongrois) ils purent enfin trouver la paix et bâtir, peu après l'an mil, cette *ecclesia fulgentissima* qui aujourd'hui encore constitue l'un des plus purs joyaux de l'art roman de France.

Mais ce n'est pas avec la puissante forteresse que constitue l'antéglise occidentale de Saint-Philibert de Tournus que je commencerai mon exposé.

Ayant parlé de la façade Est, et puis de la façade Ouest, du cher pays de France, il me reste au moins deux côtés de l'hexagone à évoquer dans la perspective du propos d'aujourd'hui. Depuis que la France et la Germanie constituent des états véritables (ce qui, en Allemagne se produisit au temps des rois ottoniens et, chez nous, à partir des premiers capétiens); aussi depuis que la bande médiane de la Lotharingie disparut au profit de l'Empire romano-germanique, une pression constante s'est exercée sur nos contrées du Nord et de l'Est de la France.

Si les querelles de frontières au Moyen-Age n'ont abouti qu'à des actions guerrières limitées dans leurs conséquences dévastatrices, il en allait tout autrement au temps de Charles Quint qui fit araser de nombreuses fortifications, voire églises ou cathédrales (Saint-Géry de

Cambrai ou la cathédrale de Théroouanne).

L'autre bout — méridional — de notre pays était, lui aussi, par la nature de sa configuration, exposé à des attaques aussi bien terrestres que surtout maritimes. Ainsi nos rois, depuis Saint-Louis dressèrent de formidables fortifications dans l'extrême Sud du pays, à l'embouchure du Rhône: Aigues-Mortes en est aujourd'hui encore le vivant exemple.

Mon périple des églises fortifiées, je le commencerai paradoxalement par le Nord. Dans la région de Thiérache, située contre la frontière belge, se dressent aujourd'hui encore une soixantaine d'églises fortifiées tardivement aux XVI^e et XVII^e siècles (au temps des démêlés avec l'Empire et, à peine deux générations plus tard, contre les dangers apportés par la Guerre de Trente Ans).

Je vous montrerai deux exemples particulièrement parlants: Origny et Noircourt. La défense s'y est limitée au cour même de l'église; la partie occidentale présente un groupe de trois tours, une tours puissante au milieu, flanquée de deux tourelles d'escalier. Ces donjons *triturium* dérivent très exactement d'une formule beaucoup plus ancienne, celle de l'église-porche ou antéglise occidentale, bâtie en terre de Neustrie depuis la fin du VIII^e siècle. Le prototype semble avoir été l'église de *Centula/Saint-Riquier*, monastère-modèle érigé par Angilbert, gendre de Charlemagne, et avec l'aide de celui-ci. L'entrée occidentale est distinguée par une puissante tour ronde qui comporte à l'étage un sanctuaire entouré de bas-côtés et de tribunes hautes. Ce sanctuaire voué expressément au Christ-Sauveur était accessible par deux tourelles d'escalier dont les entrées étaient situées à l'intérieur de l'église. Le terme d'église-porche ne rend qu'imparfaitement compte du rôle de ces antéglises; le mot allemand de *Westwerk* les caractérise davantage car, en effet, il s'agit d'un véritable *Bollwerk* (donjon) qui abritait l'autel le plus précieux du monastère, celui du Saint-Sauveur, et à l'étage — bien caché, bien défendu — le Trésor et le *Scriptorium* de l'abbaye.

Malheureusement, l'abbaye carolingienne de Saint-Riquier a disparu au cours des siècles, mais la «copie conforme» d'une abbaye-soeur, Corbie, s'est conservée en Allemagne westphalienne: il s'agit de Corvey, *Corbeia Nuova*, la nouvelle Corbie et devant son *Westwerk*, bâti entre 873 et 885, nous pouvons mesurer ce

que furent ces donjons d'église au temps des carolingiens.

Je ne voudrais pas davantage m'attarder à ces hautes époques et plutôt descendre avec vous vers le centre de la France et notamment ce qu'en France nous appelons le Centre-Ouest. Dans le Limousin, le type de l'église-porche fortifiée s'est maintenu jusqu'au XII^e siècle: les exemples de Saint-Junien et du Dorat le prouvent. Dans les deux cas, la puissante tour occidentale, flanquée de deux sveltes tourelles s'est maintenue, refuge possible en cas de harcèlement militaire.

L'église du Dorat est particulièrement intéressante. De sa haute époque, fin X^e, début XI^e, elle conserve l'énorme tour occidentale, jadis stratifiée en plusieurs étages, depuis 1130 seulement évidée et couronnée d'une fort belle coupole.

Au XIV^e siècle, la Guerre de Cent Ans vint fondre avec son cortège de calamités aussi sur le pays Limousin, devenu une marche frontière. Le Dorat eut sa part de l'épreuve commune. Dans une de leur chevauchée dévastatrice, les bandes du Prince Noir attaquèrent le château et endommagèrent la ville basse, mais elles furent repoussées (1369). Le Dorat garda un «sincère mais inviolable attachement» à la cause du Royaume de France. Les rois Charles V et Charles VI surent reconnaître ce loyalisme et confirmèrent par édit les franchises des bourgeois. Les états du Haut Limousin et de la Basse Marche ne marchandèrent pas leur concours financier à la monarchie et eurent surtout des relations confiantes avec Charles VII qui fut reçu à deux reprises au Dorat en 1438 et en 1440.

Pendant cette dernière partie de la guerre, la ville avait repris un aspect nouveau. Elle se dressait maintenant sur son promontoire, retranché de toutes parts, comme une des plus solides forteresses de la Marche limousine.

L'abbé Guillaume L'Hermite, avec les pouvoirs de Jacques de Bourbon, avait, en dix ans, de 1420 à 1431, entouré Le Dorat d'une système complet de fortifications qui remplaça les anciennes barrières et clôtures de bois; un mur d'enceinte de 1800 pas, garni de vingt tours, baignait dans un fossé profond. La collégiale elle-même avait reçu sa cuirasse militaire: au-dessus de toutes les baies s'est élevé un mur crénelé, mais presque tout a disparu malheureusement lors de la restauration. On n'a laissé que quelques traces de la silhouette guerrière. La plus importante, heureusement conservée pour l'histoire et le pittoresque, est la tour de

défense qui se dresse sur la chapelle rayonnante du chevet. Elle est percée d'archères, couronnée de créneaux et de toits mâchicoulis dont les corbeaux — détail amusant — sont formés par les mascarons de l'ancienne corniche.

Il est intéressant de voir qu'en plus de la tour occidentale, le choeur a été surmonté d'une chambre forte, ultime refuge, dépôt aussi des trésors les plus précieux de l'abbaye. Ce constat, nous avons déjà pu le faire dans certaines églises de Thiérache, mais il est évident ici dans les terres du Sud-Ouest de la France.

Voici un autre exemple: Saint-Jouin de Marnes qui avait le même dispositif oriental (au-dessus du chevet) que l'église du Dorat. Ici encore, une restauration trop radicale — ce besoin insensé de faire renaître le Roman — a conduit à la destruction de tout un système fortifié dont il ne reste, hélas, qu'une chambre forte accrochée au bras sud du transept et l'ancien chemin de ronde, établi au-dessus du chevet et de ses trois chapelles rayonnantes.

Cette formule est formidablement vivante dans le dernier monument dont nous allons traiter aujourd'hui, c'est-à-dire l'église fortifiée Notre-Dame-de-La-Mer, aujourd'hui appelée les Saintes-Maries-de-la-Mer. Elle se dresse aux confins de la Camargue sur une dune étayée contre l'érosion incessante de la mer.

Jusque vers le milieu du XIII^e siècle, la Camargue était jalonnée de chappelles, monastères, châteaux, donjons qui montraient bien sa prospérité, qui attiraient à la fois voyageurs, pèlerins (en route pour Compostelle) et bien évidemment pillards. Elle n'avait rien, comme on le croirait aujourd'hui, d'une terre désertique, criblée d'étangs, striée de lagunes, « de marais plusieurs fois millénaires », ainsi qu'on se plaît à le conter. Etangs ou « sansouires » sont bien postérieurs à Charlemagne. Cet immense territoire qui couvre près de 100 000 hectares était jadis irrigué par les multiples bras du Rhône, véritable delta qui découpait le pays en nombreux îlots. Des « ratz » ou « retz », termes répandus en Gaule pour désigner ces sortes de sections de culture dont le Marais poitevin conserve encore l'image.

A Saintes-Maries-de-la-Mer, il y avait précisément un pareil *oppidum*, appelé *oppidum ra*, mentionné par Festus Avienus, géographe du V^e siècle avant notre ère; lequel *oppidum* indiquait une installation portuaire florissante. Il y avait là une tête de ligne, de voies à la fois fluviale et maritime, avant-port d'Arles, et pour les voisins Massaliètes, une étape de

transit de leur métropole vers les colonies ibériques.

La vie chrétienne quelques siècles plus tard — a donc surgi dans ce « ratz » camarguis, prospère sur le plan économique. Un petit sanctuaire y est mentionné sous le vocable de *sancta Maria de Ratis*, Sainte-Marie de l'îlot. C'est l'ancêtre direct de Notre-Dame-de-la-Mer, de l'église actuelle des Saintes-Maries. Saint Césaire d'Arles, mort en 542, l'aurait léguée par testament à son monastère de religieuses, dirigé par sa soeur. Ce qui est plus sûr, c'est que Sainte-Marie de Ratis fut rattachée vers 1080 à l'abbaye de Montmajour, toute voisine d'Arles. La voici, avec son beau donjon et aussi sa petite chapelle dédiée au saint Sauveur et qui prétend représenter, par sa forme, une imitation du Tombeau du Christ à l'intérieur de la rotonde de l'*Anastasis* de Jérusalem.

Du petit sanctuaire marial, remontant à quelques sept siècles en arrière, les moines de Montmajour, les Majoriens, ne durent pas retrouver un édifice bien conservé. Ils le rebâtirent alors dans le style roman, propre à la région qui pratique déjà, au XII^e siècle, l'arc en tiers-point, c'est-à-dire l'arc ogival, pour le voûtement de la nef unique. Architecture soignée, agrémentée de bandes lombardes et aussi d'une délicate fenestrelle dans le chevet absidal, flanquée de deux colonnes aux chapiteaux corinthiens que l'on prendrait pour un remploi de l'antique.

Mais le chevet à l'extérieur en impose pour une raison différente: c'est l'*église-citadelle*. Notre-Dame-de-la-Mer constitue le type d'une construction romane, « fortifiée en même temps que construite ». Couronné d'un crénelage, avec chemin de rotonde sur encorbellement, des façades latérales aux arcs jumelés, soutenues par un corbeau intermédiaire et percées de rares meurtrières, l'appareil exhale force et équilibre. Des arcatures courent encore tout autour du chevet; avec leurs retombées sur bandes lombardes, elles allègent les masses pour envelopper l'édifice sacré d'une grâce et d'une force exceptionnelles.

Si la Camargue prospère en ces temps (XI^e au XIV^e siècles), les richesses terriennes la rendaient attrayante aux pirates de la mer, à qui « elle offrait une proie facile » (Fernand Benoît). Ici aussi, les Sarrazins étaient les plus redoutables. Malgré leur défaite contre Charles Martel, leur expulsion de Provence-Languedoc en 975 par Guillaume I^{er}, comte et marquis de Provence (qui termina sa vie comme moine à Saint-Guilhelm-le Désert), les incursions sarrasines conti-

nuèrent de manière sporadique, mais non moins violente et destructrice. Il était donc normal que les contes de Provence, rois de Majorque et princes souverains en Catalogne-Languedoc aient tenu à assurer une garde particulière à Notre-Dame-de-la-Mer. En 1244, Raymond Béranger V fit entourer la bourgade de remparts, soigneusement entretenus jusqu'à la Révolution. C'est à ce moment aussi que l'église a sans doute été définitivement mise en état de défense.

Avancée vers la Méditerranée, cette cité se présentait comme porte de Provence, point stratégique éminent, tête de pont lancée contre toute invasion vers la mer. L'aspect général extérieur attend en quelque sorte l'adversaire: un château-fort ramassé sur lui-même, le donjon qui surmonte l'abside — encore une chambre-forte bâtie au-dessus du chevet — veillent en permanence sur les flots et le pays. Sur les côtés de l'église de rares ouvertures, ressemblant à des archères plus qu'à des fenêtres, percent les murs, laissant filtrer au-dedans un jour parcimonieux. La nef est plongée dans la pénombre; une patine presque moussue voile les pierres. Trois fois par année, le 24 Mai, le 22 Octobre et le 3 Décembre, une chasse contenant les corps de deux saintes, *Maria Jacobi* et *Maria Salomé*, sœurs de la Vierge Marie, (et donc tantes de Jésus-Christ) sont descendues aux acclamations de la foule. Vous savez que c'est le point de rallie-

ment annuel des gitans, qui, en plus vénèrent, les 23 et 24 Mai sainte Sarah, par une procession qui réunit des milliers de gardians et gitans accourus du monde entier et principalement d'Italie, du Sud de la France et d'Espagne.

A l'heure actuelle, personne n'a de documents qui puissent asseoir ou infirmer l'existence de sainte Sarah. On se trouve devant le fait notoire du culte d'une sainte, moins connue que les saintes Maries, mais vénérée avec autant de ferveur. En interrogeant les gitans, ils répondent: «il y a les saints des riches, mais nous avons aussi notre sainte, c'est la Servante». Sa statue, logée dans une crypte ajoutée à l'église à postérieur, en 1349, constitue une sorte de *casa sancta* à l'intérieur d'un monument qui, par la fierté de ses formes et la force intrépide qui émane de lui, n'est pas loin de ces *Wehrburgen* de Transylvanie, érigés contre l'envahisseur turc, et dont notre colloque traite avec tant de science et de sagacité.

Ce bref périple parmi quelques églises fortifiées de France est bien incomplet, j'en suis fort conscient, mais il a pu vous montrer que sous d'autres cieus, avec d'autres envahisseurs, les réponses restent les mêmes: un noyau fait d'énergies et de forces a reçu un habit qui ne renie en rien l'élégance et la beauté de la forme architecturale.

CAROL HEITZ